Bull. Séanc. Acad. R. Sci. Outre-Mer
Meded. Zitt. K. Acad. Overzeese Wet.
63 (2017 – 1): 49-69
DOI: 10.5281/zenodo.3693824

L'exode rural au Laos. Mobilité, jeunesse et parenté à Houay Yong (province de Houaphan)*

par

Pierre Petit**

Mots-clés. — Laos; Exode rural; Migration; Parenté; Jeunesse.

Résumé. — Depuis le milieu des années 1980, les politiques nationales de développement au Laos ont favorisé le déplacement des populations des hautes terres vers les zones rurales de plaine. Ces relocalisations initiées par l'État ont induit d'autres formes de mobilité, de nature plus spontanée. Ainsi, depuis le cap du millénaire, la croissance urbaine se nourrit d'un véritable exode rural touchant particulièrement les tranches les plus jeunes de la population tant masculine que féminine. C'est ce qui a pu être observé à Houay Yong, un village tai de la province de Houaphan, que les jeunes quittent de plus en plus nombreux pour tenter leur chance en ville, essentiellement à Vientiane, la capitale. Cet article, de nature exploratoire, pose un regard anthropologique sur les ressorts de cette mobilité, en mettant l'accent sur l'intégration dans l'économie (inter)nationale, les imaginaires de la ville et de la modernité, l'évolution des liens générationnels et de genre, l'attachement émotionnel au village et la persistance de principes hiérarchiques fondés sur l'ancestralité.

Keywords. — Laos; Rural Flight; Migration; Kinship; Youth.

Summary. — *The Rural Flight in Laos. Mobility, Youth and Kinship in Houay Yong (Houaphan Province).* — Since the mid-1980s, the highlands of Laos have been affected by a policy promoting resettlements into the lowland countryside. This policy eventually had a leverage effect on other forms of mobility of a more spontaneous nature. Since the turn of the century, the urban population has grown tremendously, due to a strong rural flight of the youth — both male and female. This has been observed in Houay Yong, a Tai village in the province of Houaphan. More and more youths leave the village to take a chance in the city, especially in the capital, Vientiane. This paper highlights, from an anthropological perspective, the driving forces of this process, with a focus on the village's integration into the (inter)national economy; the imaginary of the city and of modernity; the evolution of generation and gender relations; the emotional attachment to the village; and the persistence of a hierarchy based on ancestrality.

---

* Communication présentée à la séance académique d'ouverture tenue le 12 octobre 2017. Texte reçu le 13 janvier 2018, soumis à *peer-review*. Version définitive, approuvée par les *reviewers*, reçue le 15 mars 2019.

** Membre de l'Académie; Laboratoire d'anthropologie des mondes contemporains, Université libre de Bruxelles, campus du Solbosch, av. Jeanne 44 (CP 124), B-1050 Bruxelles (Belgique).

Introduction

En 1964, Jean Ferrat composait «La Montagne». C'était alors l'époque de l'ultime vague de l'exode rural en France, qui allait drainer vers les villes les derniers segments de la population rurale non encore touchés par ce phénomène dont l'origine, en Europe occidentale, remonte à la révolution industrielle. Trois années plus tard, Henri Mendras publiait son célèbre ouvrage, «La fin des paysans». Il y décrivait le déclin inexorable du système de la paysannerie, où les techniques étaient étroitement liées à des rapports sociaux fondés sur des traditions locales, au profit de l'émergence d'un métier inscrit dans un tout autre système: celui d'agriculteur. Les événements lui ont donné raison: comme il l'établit dans la postface de la réédition en 1984, la paysannerie a disparu en tant que système social. Le statut de paysan continue à être revendiqué, avec une nostalgie que Jean Ferrat n'aurait pas démentie, mais il ne recouvre plus du tout le monde social des campagnes d'autrefois, irrémédiablement éteint.

Mes recherches au Laos me permettent d'observer au présent des phénomènes apparentés à ceux qui ont touché autrefois les campagnes européennes. Bien entendu, il ne peut être question de se laisser abuser par la comparaison. Tout phénomène doit être envisagé dans son historicité propre. Les conditions présentes au Laos ne sont pas celles de l'Europe occidentale des deux derniers siècles: agriculture essentiellement rizicole; collectivisation agraire suivant l'instauration du régime marxiste-léniniste de 1975 (Evans 1990); faible industrialisation du pays (Pholsena & Banomyong 2006); massification de la téléphonie mobile depuis dix ans, etc. On mesure aisément l'écart avec, par exemple, les conditions de l'Ardèche des années 1960.

Je donnerai dans les pages qui suivent un éclairage anthropologique sur l'exode rural au départ de mes enquêtes de terrain dans une province montagneuse du Laos. Sans superposer naïvement le passé européen et le présent de l'Asie du Sud-Est, j'espère montrer, à partir d'une étude de cas, comment l'anthropologie peut apporter une contribution spécifique à l'étude de l'évolution des campagnes. Par une observation directe, participante, menée pendant plusieurs années sur différents sites liés en réseau, l'anthropologie met en lumière certaines dimensions de l'exode rural qui laissent peu de traces dans les sources qu'utilisent historiens et sociologues, et moins encore dans celles des démographes ou des économistes. Plus encore, elle fait apparaître les liens étroits qui unissent différentes dimensions qu'une approche plus componentielle tendrait à séparer.

Le contexte des mobilités

Le Laos est marqué par une division géographique et sociale assez nette entre les régions de plaine, principalement à proximité du Mékong qui borde le sud-ouest du pays, et les régions de montagne au nord et à l'est. Les grandes villes

sont pour la plupart situées dans les zones de plaine, lesquelles constituent l'habitat principal des populations lao, historiquement liées aux grands ensembles étatiques précoloniaux. Les hautes terres sont, quant à elles, peuplées majoritairement par des sociétés constituant des minorités ethniques, en ce sens qu'elles se distinguent des Lao des plaines sur les plans linguistique et culturel (Petit 2008b; Michaud *et al.* 2016, pp. 226-229) (fig.1).

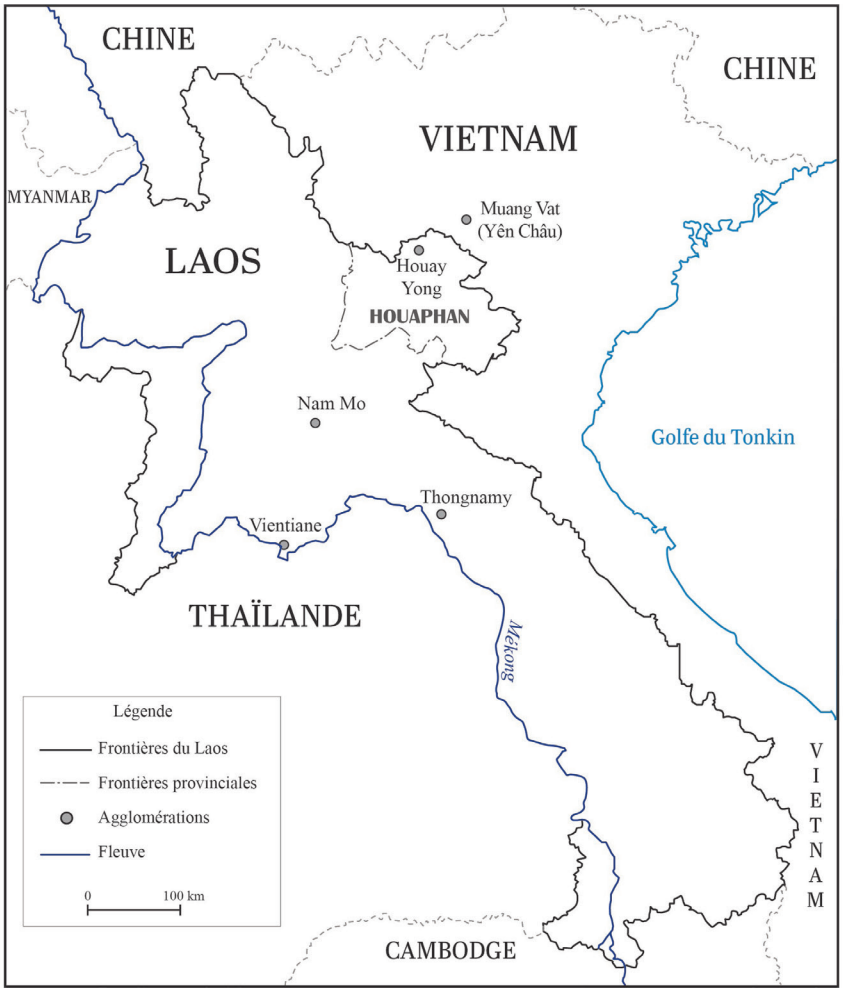


Fig. 1. — Carte du Laos et des lieux mentionnés (réalisée par Isabelle Renneson, ULB).

Après l'établissement du régime socialiste en 1975, le Laos a connu une phase révolutionnaire durant laquelle le pays s'est isolé internationalement, sauf avec

ses alliés du bloc de l'Est. Le milieu des années 1980 a marqué au contraire la réouverture du pays, avec l'adoption en 1986 d'un «Nouveau Mécanisme économique» qui réintroduisit en partie l'économie de marché (Rigg 2005, pp. 20-24). C'est aussi à cette période que se mit en place une politique de développement prônant la cessation de l'agriculture sur brûlis, jugée coupable de la déforestation dans les montagnes, et la relocalisation de villages, ou d'une fraction de leur population, vers les plaines où sont concentrées les infrastructures liées au développement économique attendu (Goudineau 1997, Rigg 2005, Bouté 2011) [1]*. Ces déplacements pouvaient se réaliser à l'intérieur d'un même district, d'un district à un autre, ou d'une province à une autre. Leur effet sur la répartition de la population nationale fut énorme, car ils visaient pas moins du quart de la population du pays (Goudineau 2000, p. 26). Cette politique s'est ralentie à l'aube du nouveau millénaire, ses objectifs ayant été en partie atteints: cela se marque, dans les statistiques, par un ralentissement du taux global de migration interne de la période 1985-1995 à la période 1995-2005 (Phouxat 2010, p. 47; Bouté 2011, p. 219).

Si ces migrations ont profondément modifié la répartition de la population à travers le pays au cours des dernières décennies du XX^{e} siècle, d'autres formes de mobilité ont joué un rôle transformateur tout aussi important depuis les années 1990. Tout d'abord, le pays a rouvert progressivement ses frontières avec la Thaïlande, ce qui a favorisé les migrations de travail vers ce pays culturellement apparenté et plus développé économiquement. Les enquêtes menées par J. Rigg entre 2000 et 2001 dans des zones frontalières montrent que du nord au sud du Laos, de nombreux villageois — et surtout, de nombreuses villageoises — avaient une expérience de travail en Thaïlande, le pourcentage oscillant souvent entre 10 et 20 % selon les lieux. Cela entraîna des changements substantiels dans l'économie du village, à travers les *remittances* et les changements démographiques, mais aussi dans les relations sociales, notamment familiales et de genre (Rigg 2007).

D'autre part, dans les frontières du pays cette fois, le «Nouveau Mécanisme économique» évoqué plus haut a permis l'implantation progressive d'industries étrangères, surtout thaïlandaises à l'origine, puis de plus en plus souvent chinoises et vietnamiennes. Des ateliers et usines s'installèrent dans les grandes villes des plaines, et singulièrement à Vientiane. Ils avaient besoin d'une main-d'œuvre peu qualifiée et recrutèrent à cette fin les jeunes des campagnes. Ce phénomène explique en grande partie l'accroissement spectaculaire de la population urbaine après 1995 (tab. 1).

Cette augmentation de la population urbaine tient avant tout à des flux migratoires internes au pays. En 2015, plus du tiers des migrants interprovinciaux recensés dans le pays [3] s'étaient établis à Vientiane (Lao Statistics Bureau 2015, pp. 55-56). Alors que le solde des migrations est négatif dans la plupart

* Les chiffres entre crochets [ ] renvoient aux notes, pp. 66-67.

des provinces, l'agglomération de la capitale connaît un solde migratoire nettement positif d'un recensement à l'autre (tab. 2).

Tableau 1
Évolution de la population urbaine [2]

Année	Population totale	Population rurale	Population urbaine
1985	3 585 000	–	–
1995	4 575 000	83 %	17 %
2005	5 622 000	72,8 %	27,1 %
2015	6 492 000	67,1 %	32,9 %

Source: Lao Statistics Bureau (2015, pp. 8, 21).

Tableau 2
Solde migratoire à Vientiane

Période	Migrants «in»	Migrants «out»	Solde migratoire
1985-1995			+ 39 939
1995-2005	72 788	14 510	+ 58 278
2005-2015	71 418	20 770	+ 50 648

Source: Phouxat (2010, pp. 28-30, 47); Lao Statistics Bureau (2015, p. 146).

On comparera ce tableau avec les données disponibles pour la province montagneuse de Houaphan, où se situe le village qui servira d'étude de cas dans les pages qui suivent. Avec une population urbaine de seulement 14,3 % en 2015 (Lao Statistics Bureau 2015, p. 101), Houaphan se situe sur ce plan en dix-septième position sur les dix-huit provinces du pays. Durant la période 2005-2015, alors que la population des plus de dix ans représente 221 638 personnes à Houaphan (289 393 habitants au total), on dénombre 12 403 originaires de la province qui se sont établis à Vientiane durant la décennie, soit plus de 5 % de la population restée dans la province. À l'inverse, pour 692 062 personnes de cette tranche d'âge résidant à Vientiane (820 940 habitants en tout), 997 seulement se sont établies à Houaphan durant la même période, soit environ 0,1 %. Houaphan, malgré sa population limitée, est la province qui contribue le plus à la migration vers la capitale. Avec 2 679 migrants «in» pour 24 017 migrants «out», le solde migratoire de Houaphan est de -21 338. Le terme d'exode rural semble dès lors pleinement justifié. Il ne signifie toutefois pas que la province se dépeuple en termes absolus: la croissance démographique y est tout simplement extrêmement faible, de l'ordre de 0,3 % par an, beaucoup plus faible que le taux de croissance national de 1,45 % par an (Lao Statistics Bureau 2015, pp. 23-25, 100-101, 146).

Si les déplacements planifiés de population d'une zone rurale à l'autre ont fait l'objet d'un nombre important de recherches [4], il n'en va pas de même de

l'exode rural qui a suivi chronologiquement. La présente contribution se propose de dresser un portrait d'ensemble de ce processus au départ d'une étude de cas. Il s'agira moins ici de développer dans le détail certaines dimensions particulières du phénomène que de mettre l'accent sur leur intrication: je soulignerai ici comment ces processus touchent à la fois à des logiques économiques, des dynamiques foncières, des institutions religieuses, des structures familiales et des imaginaires locaux ou globaux — la liste pourrait s'allonger. De par l'échelle de sa recherche — un village, dans le cas présent —, l'anthropologie est bien placée pour repérer les liens entre ces différentes dimensions qui gagnent à être abordées de front. Telle est sans doute la contribution originale que la discipline peut apporter à l'étude de l'exode rural.

Les mobilités récentes à Houay Yong

L'enquête ethnographique sur laquelle se fonde ce texte a été réalisée lors de sept courts séjours, totalisant soixante-six jours de présence effective entre 2009 et 2018, dans le village de Houay Yong (district de Muang Èt, province de Houaphan), auquel j'ai consacré depuis une monographie d'anthropologie historique (Petit 2020).

L'enquête a été menée en collaboration avec des collègues de l'Université nationale du Laos, qui m'ont accompagné à titre d'assistant de recherche et de traducteur — mes capacités en lao restant de niveau intermédiaire et insuffisantes pour comprendre les variantes locales du tai dam, langue apparentée au lao à laquelle recourent fréquemment les habitants de Houay Yong [5]. Nous vivions au village, ce qui nous a permis de pratiquer intensivement des formes d'observation participante, dans un contexte d'autant plus hospitalier que nous revenions, année après année, forgeant de véritables liens d'amitié avec beaucoup de personnes. Nous avons mené de nombreux entretiens de type ouvert, au départ des thématiques de la recherche, mais sans questionnaire au sens propre du terme. Nous avons aussi beaucoup appris à travers des discussions informelles, qui ont notamment éclairé des questions plus délicates. L'enquête a aussi été menée à Vientiane et Thongnamy, les deux principales agglomérations où se sont établis les migrants de ce village. Enfin, nous avons systématiquement veillé à diversifier nos interlocuteurs en termes d'âge et de genre, comptant par exemple une douzaine de jeunes femmes non mariées, pour moitié encore *teenagers* au moment des enquêtes, dans cet échantillon [6].

Houay Yong se trouve en zone de montagne. Le village est établi dans une petite vallée encaissée (fig. 2). Il comptait, en 2017, cinq cent trente personnes, qui revendiquent l'appellation Tai Vat, un ethnonyme renvoyant à la région dont sont originaires leurs ancêtres, une proche vallée du Vietnam appelée précisément Muang Vat. Il s'agit d'une communauté paysanne au sens fort du terme: tous les villageois, sans exception, cultivent; l'agriculture y est peu mécanisée; l'interconnaissance

générale; des institutions foncières, politiques, festives et rituelles constituent le village en *corporate unit*. Les villageois cultivent le riz de leur consommation domestique dans des casiers rizicoles construits à proximité de la petite rivière Houay Yong qui irrigue la vallée et qui a donné son nom au village. Sur les flancs des proches montagnes, ils pratiquent une agriculture sur brûlis, cultivant parfois du riz, mais plus souvent du maïs dont ils vendent la récolte à des entrepreneurs vietnamiens (fig. 3). En sus de leurs activités champêtres, quelques villageois pratiquent d'autres métiers, notamment dans l'enseignement ou le commerce.



Fig. 2. — Le village de Houay Yong vu du mont Phu Kup, depuis un essart planté de maïs, au nord-ouest du village (photo Pierre Petit, 2011).



Fig. 3. — Famille semant des graines de maïs dans un essart sur le mont San Ta, à l'est du village. Houay Yong apparaît au fond de la vallée (photo Pierre Petit, 2011).

Bien comprendre l'exode rural à Houay Yong suppose de le resituer dans le cadre plus large des mobilités récentes (Petit 2015). Comme pratiquement tous les villages des hautes terres du Laos, Houay Yong a été touché par les politiques

présentées plus haut à propos de l'agriculture sur brûlis et des pôles de développement. En 1998, un groupe de douze familles menées par un ancien chef du village a quitté Houay Yong pour rejoindre Nam Mo (dans l'actuelle province de Xaisomboun), une région censée offrir des perspectives de développement agricole et minier. Bien que le groupe ait disposé d'un encadrement effectif de l'État, le site s'est rapidement avéré peu hospitalier et n'a pas suscité beaucoup de départs après l'implantation du groupe des pionniers. Pratiquement personne ne semble avoir quitté Houay Yong pour Nam Mo depuis une décennie.

Un autre groupe de pionniers fut à l'origine d'un mouvement couronné de plus de succès. En 2000, cinq familles sont parties s'établir dans le village de Thongnamy, situé dans la plaine au centre du pays (Petit 2006, 2008a). Il s'agissait ici d'une initiative de ménages plutôt jeunes et modestes considérant que leur avenir était peu assuré à Houay Yong, étant donné les restrictions annoncées sur l'usage des terres agricoles. Si les premiers temps ont été durs pour ces pionniers, qui n'étaient pas aidés par l'État contrairement au groupe implanté à Nam Mo, Thongnamy se révéla à terme un espace propice à rencontrer certaines de leurs aspirations. Ils pouvaient y poursuivre des activités agricoles ou de collecte tout en bénéficiant de nombreux services rendus accessibles par l'importance de l'agglomération (la population monta rapidement de trois cents à six mille habitants) et par sa situation sur la route 13, principal axe routier du pays.

Le troisième mouvement de ces migrations récentes est celui qui correspond à l'exode rural proprement dit — les deux premières mobilités évoquées s'établissant sur un axe rural-rural. Vientiane est en effet devenue depuis une vingtaine d'années un centre d'attraction très puissant pour les *teenagers* et les jeunes adultes du village. Il est difficile de situer précisément dans le temps ce processus car depuis la révolution de 1975, plusieurs villageois ont eu l'occasion d'aller vivre à Vientiane, notamment en raison de leur fonction dans l'armée. Certaines personnes ont, dès la fin du XX^{e} siècle, occupé des postes dans des industries. Elles ont progressivement gagné des fonctions intermédiaires au départ desquelles elles ont pu aider leurs jeunes parents à obtenir un emploi dans leur entreprise. Cette mobilité, d'abord assez limitée, s'est amplifiée dans le milieu de la première décennie du siècle. Actuellement, c'est le seul mouvement de migration encore en cours à Houay Yong — Thongnamy n'a plus attiré de migrants depuis six ou sept ans déjà.

Ces migrants juvéniles travaillent souvent dans des usines ou des ateliers. Les jeunes femmes occupent pour beaucoup des emplois dans les usines textiles (fig. 4), tandis que la majorité des jeunes hommes travaillent dans les ateliers de fabrication de glace, ceci du fait des emplois qu'occupaient les premiers migrants du village établis dans la capitale. On observe néanmoins une diversification des activités avec le temps: la gamme des métiers s'élargit, avec parfois des professions plus spécialisées (entrepreneur en construction, électricien). Les conditions et les horaires de travail (exercé souvent sept jours sur sept) semblent pénibles si on les compare aux normes de l'Europe occidentale, mais ils ne sont pas identifiés comme tels par les jeunes travailleurs. Ceux-ci établissent leur jugement

par comparaison avec les conditions de travail au village, dans les champs et sur la montagne; assez systématiquement, ils insistent sur le fait que leur travail se réalise à l'ombre d'un toit, qui les protège du soleil ou des intempéries. Un autre grand attrait qu'ils reconnaissent à leur nouveau travail est qu'il permet d'obtenir de l'argent rapidement, de façon mensuelle, ce qui diffère des cycles agricoles où il faut attendre une année entière pour obtenir les bénéfices de son labeur.



Fig. 4. — Intérieur d'un atelier textile à Vientiane (2012). Assise au centre, en jaune, une ouvrière originaire de Houay Yong. Arrêt sur image du film *Return Trip. Portraits of Tai Dam Migrants* (Pierre Petit et Université nationale du Laos, 2014), accessible sur *YouTube*.

Les conséquences de l'exode rural à Houay Yong

Les conséquences de cet exode rural sont nombreuses. Tout d'abord, on constate un déclin démographique, comme le montrent les chiffres recueillis depuis mes premières enquêtes en 2009 (tab. 3).

Tableau 3
Évolution de la population de Houay Yong

Année	Population
2009	640
2010	625
2011	599
2014	585
2017	530

Source: enquêtes 2009-2017.

Il n'est pas possible de faire ici la part de l'exode rural par rapport au solde des naissances et des décès, ni par rapport aux autres mouvements de population dirigés vers d'autres destinations, qui ont dû peser sur la croissance démographique jusqu'à 2011 au moins. Cependant, comme déjà signalé, la principale mobilité de la présente décennie concerne l'exode rural des jeunes, qui explique pratiquement à lui seul l'évolution perceptible après 2011.

Si une telle chute démographique présente des effets a priori néfastes pour le village, en termes de force de travail notamment, elle a aussi des conséquences positives, comme celle de diminuer la pression sur les terres. C'est un effet qui a davantage joué lors du départ de dizaines de familles vers Nam Mo et Thongnamy, lesquelles ont revendu ou donné à leurs proches les droits sur les terres qu'elles exploitaient. Ainsi, sur vingt-quatre ménages ayant fait l'objet d'une enquête socioéconomique et foncière entre 2010 et 2012, il est apparu que sept d'entre eux ont pu acquérir entre une et trois parcelles de riziculture inondées du fait de départs de migrants. Le départ des plus jeunes dans le cadre de l'exode rural n'entraîne pas de telles redistributions, mais il réduit le nombre de bouches à nourrir sur un espace agricole difficilement extensible vu l'encaissement de la vallée.

Un effet nettement plus préoccupant, pour les parents surtout, est que la génération montante des quinze-trente ans est dorénavant peu représentée dans le village et dans les foyers. Or, c'est une tranche d'âge capitale dans la reproduction de la société locale. En effet, les parents qui atteignent la quarantaine commencent à s'interroger sur le choix de celui de leurs enfants qui reprendra l'autorité sur leur maisonnée, avec les terres et les droits associés, mais aussi avec la charge de s'occuper d'eux quand ils auront atteint un âge avancé. Cette responsabilité incombe normalement à un de leurs fils, souvent l'aîné ou le second-né, mais il arrive aussi dans des familles ayant engendré principalement des filles que l'une d'elles joue ce rôle, ce qui change la norme habituelle de résidence virilocale [7]. Des tensions peuvent parfois naître entre les parents et l'enfant qu'ils souhaitent faire revenir de la ville pour prendre cette responsabilité domestique au village. Les enfants peuvent difficilement, dans cette société où les relations de parenté sont puissantes, se dérober à l'appel de leurs parents, à moins de les inviter à vivre avec eux, ce qui suppose d'avoir des moyens financiers suffisants pour les héberger mais aussi de les convaincre qu'ils peuvent s'adapter à l'environnement urbain [8].

Une autre conséquence de l'exode rural est que l'économie du village est à présent branchée sur celle de la ville à travers le flux des transferts (*remittances*) envoyés par les migrants. En effet, les jeunes gens qui travaillent en ville justifient habituellement leur départ par une volonté de soutenir financièrement leurs parents, présentés comme «pauvres» — un leitmotiv qui correspond de près au discours sur le développement tenu par l'État laotien et les instances internationales actives dans le pays. Dès lors, les jeunes migrants sont présumés aider leurs parents au village par des transferts, ce qui est devenu très facile avec l'actuel

système bancaire et la téléphonie mobile. Cet argent peut servir à des besoins ponctuels, comme à la suite d'une demande d'aide pour une hospitalisation dans la famille; il peut aussi être investi dans la construction d'une nouvelle maison familiale en matériaux durs (contrairement aux maisons en bois sur pilotis dont la popularité décroît) ou dans l'achat de biens mobiliers, comme des appareils électro-ménagers devenus beaucoup plus demandés depuis le raccordement du village au réseau électrique provincial en 2012. Cet argent peut aussi servir à assurer l'éducation des autres enfants de la famille, un usage attesté mais peu fréquent par rapport à ceux mentionnés plus haut.

Tous ces changements, résumés ici pour donner une idée générale et forcément simplifiée de la situation, impliquent des évolutions dans les rapports de génération mais aussi de genre. Si autrefois, la contribution des enfants sous la tutelle de leurs parents restait invisible, puisque intégrée dans une économie familiale et traduite en force de travail, elle est aujourd'hui beaucoup plus manifeste, personnalisée et quantifiable. Il en résulte une conception différente de la personne, sans que cela se traduise par une individuation aboutie dans ce réseau familial resté très puissant.

Les filles sont concernées au premier chef par ces changements. Selon certains, elles seraient des contributrices plus fidèles et plus assidues que les garçons à cette économie de transferts: elles seraient moins dépensières que ces derniers, prompts à engloutir leurs gains dans des sorties. Il est aussi possible qu'elles soient davantage contraintes à ce rôle de contributrice pour justifier leur absence du foyer parental, laquelle s'éloigne davantage des normes sociales que l'absence des fils [9]. Sans qu'il soit possible d'évaluer le phénomène avec précision, il est certain qu'une partie de cet argent provient de formes variées de prostitution (passagère, à titre de *mia noi* [«petite épouse» ou maîtresse], au Laos, en Thaïlande), qui génère potentiellement plus de bénéfices que les emplois habituellement dévolus aux migrants masculins [10]. Enfin, les filles n'étant pas soumises à la même pression que les fils pour revenir au village et reprendre la maisonnée, elles tendent à rester proportionnellement plus longtemps, et plus nombreuses, que leurs frères et cousins en ville. Ainsi s'explique sans doute l'étonnant sex-ratio du village, où l'on trouvait en 2014 plus d'individus masculins (trois cent huit/cinq cent quatre-vingt-cinq, soit 52,6 %) que féminins (deux cent septante-sept, soit 47,4 %). En bref, l'exode rural touche structurellement davantage les jeunes femmes — ce qui semble une spécificité de la province de Houaphan [11] — et les rend plus visibles dans l'économie familiale, mais peut-être aussi plus susceptibles de s'autonomiser pour s'établir à titre définitif dans la ville, que ce soit par le mariage ou par un célibat prolongé, lequel peut être plus ou moins bien assumé. Le phénomène est trop récent pour qu'on puisse juger des transformations de rapport de genre qui en résulteront à terme, mais les jeunes femmes semblent gagner en visibilité et en autonomie par rapport aux décennies présentes. Ce constat a été dressé dans d'autres régions du pays, notamment à propos des migrantes laotiennes travaillant en Thaïlande (Rigg 2007): si leur contri-

bution à l'économie du village d'origine est notable, il y a lieu de considérer avec autant d'attention les effets sociaux et culturels induits par leur mobilité.

Cette esquisse des conséquences démographiques, économiques, sociales, générationnelles et genrées de l'exode rural montre la complexité du phénomène. Une grille d'approche centrée sur les politiques étatiques autoritaires auxquelles s'opposeraient des «résistances» paysannes, comme celles qui ont prévalu lorsqu'on étudiait les déplacements de population des hautes terres au tournant de l'an 2000, peinerait à rendre compte de ce que l'on observe à présent. À vrai dire, l'État semble étrangement absent des processus ici décrits. La mobilité des jeunes fait d'ailleurs l'objet d'un contrôle administratif moins serré que celle des adultes, qui doivent passer par des instances administratives pour déménager officiellement. Normalement, les personnes désireuses de déménager doivent obtenir l'aval des autorités du village, du district et de la province, aussi bien de leur lieu de départ qu'à leur lieu d'arrivée; dans les faits, il s'agit souvent d'une ratification *ex post*. En définitive, les mobilités présentes échappent largement à l'État laotien qui fut pourtant, avec les mesures déployées dans les années 1990, le déclencheur de ce mouvement qui se poursuit à grande échelle [12].

Les facteurs du succès de la mobilité

Les raisons de ce succès en dehors de toute promotion par des instances étatiques méritent d'être analysées. Elles sont bien entendu multiples.

Un premier facteur tient aux facilités pratiques qui se sont développées depuis quelques années. La vigueur des mobilités actuelles profite de l'estompement des distances dû aux nouvelles technologies. La téléphonie mobile, dont l'usage s'est généralisé dans la région depuis 2010 environ, permet aux migrants de garder un lien quasi quotidien avec leur famille. Depuis 2015 environ, une majorité des jeunes du village — et a fortiori ceux vivant en ville — communique via les réseaux sociaux, principalement *WhatsApp* et surtout *Facebook* [13]. Cette décennie a vu aussi la généralisation des agences bancaires qui permettent l'envoi rapide de fonds vers le village, et le développement de nouvelles routes qui désenclavent progressivement les régions de montagne, permettant de gagner des heures de voyage pour aller à Vientiane et de rendre moins épuisantes les visites.

Un second facteur s'inscrit dans la longue durée historique de ce groupe. Les populations des hautes terres de l'Asie du Sud-Est connaissent une ancienne tradition de mobilité (Scott 2009). Les sociétés rurales du Laos ne sont pas en reste, même si la période succédant à l'établissement du régime révolutionnaire a drastiquement limité cette mobilité pendant quelques années avant qu'elle reprenne de plus belle avec l'ouverture économique qui a suivi (Rigg 2005, pp. 51-55). Les Tai Vat de Houay Yong s'inscrivent pleinement dans ce profil régional; comme déjà signalé plus haut et développé ailleurs (Petit 2015, 2020), les premiers Tai Vat qui se sont établis à Houay Yong venaient du Vietnam. Ils

ont quitté leur région d'origine, Muang Vat (actuellement district de Yên Châu, province de Son La), dans les dernières décennies du XIX^{e} siècle suite au chaos engendré par l'irruption des «pavillons», ces troupes irrégulières chinoises formées après la défaite du royaume Yanling, dans la province chinoise de Guangxi (Davis 2017, Mignot 2009, Pavie 1919). Trois générations plus tard, des dizaines de familles quittèrent à nouveau Muang Vat en raison des combats qui secouaient tout le nord-ouest du Vietnam en prélude à la bataille de Diên Biên Phu (1953-1954), laquelle allait mettre un terme à la première guerre d'Indochine. Grâce aux liens qui avaient été préservés avec les descendants des pionniers de Houay Yong, beaucoup de ces réfugiés s'établirent dans le village où ils furent rapidement intégrés.

Avec un tel passé de migrants, on comprend que les Tai Vat du Laos se caractérisent eux-mêmes comme un groupe entreprenant, porté à la mobilité et au sein duquel les nouvelles générations sont appelées à aller plus loin que leurs parents. Cet éthos de pionniers coexiste, un peu paradoxalement, avec un autre éthos axé sur des valeurs de stabilité, lesquelles se manifestent notamment par l'existence d'un poteau rituel du village, inchangeable, inamovible et dont la stabilité garantit l'attraction et la protection du lieu (fig. 5) (Petit 2020). Mais ces valeurs rituelles de stabilité sont portées par la génération des anciens, tandis que les idéaux pionniers sont incarnés par les jeunes générations promptes à ouvrir de nouveaux horizons. Bref, les migrations présentes sont portées par une expérience historique intime du groupe, qui a intégré dans son identité des valeurs de mobilité. On est très loin de la situation — sans doute rarissime si elle est jamais attestée — d'un groupe attaché séculairement à un territoire.



Fig. 5. — Le poteau rituel du village, entouré de poteaux-gardiens (photo Pierre Petit, 2018).

Troisièmement, en lien direct avec l'éthos auquel il vient d'être fait référence, la ville est de nos jours conçue par les jeunes comme un espace de réalisation personnelle. Ils décrivent Vientiane comme un lieu où l'on voit des choses qu'on ne verrait jamais dans leur propre région. Accéder à la ville est autant une expérience qu'une aventure: ceux qui n'y sont pas encore allés en parlent comme d'un défi — de fait, certains ne parviennent pas à s'habituer à l'environnement et reviennent au village après quelques semaines. Vivre à Vientiane, c'est acquérir une expérience cosmopolite, entrer en modernité — une constatation dressée aussi par Rigg (2007) à propos des expériences de migration du Laos vers la Thaïlande. Cet imaginaire de la ville se manifeste autant qu'il se renforce par les photos qu'envoient les enfants à leurs parents et amis restés au village. Ces photos les présentent posant devant des monuments iconiques de Vientiane, ou montrant leur adoption des mœurs urbaines — notamment vestimentaires, capillaires ou liées aux soins de la peau —, ou posant devant des symboles de réussite, comme des motos ou des lieux touristiques (fig. 6).



Fig. 6. — Photos de jeunes migrants. La première, à gauche, avec la moto devant la plage, est une composition où seul le visage de la migrante est original. La seconde représente une migrante en tenue urbaine décontractée devant les fontaines du parc de l'arc de triomphe de la ville (Patuxay). Les deux photos (prises vers 2010) ont été envoyées par ces jeunes femmes à leurs mères respectives, qui les ont exposées dans leur maison. La troisième photo est un *selfie* posté sur un réseau social par un jeune migrant montrant sa coupe de cheveux «branchée» (2017).

La ville est en somme considérée comme un lieu de réalisation personnelle et de passage à l'âge adulte. Il y a sur ce plan une convergence des avis des parents et de leurs enfants sur les transformations positives engendrées par le séjour en ville. Ils en parlent comme d'un lieu où les migrants acquièrent des qualités en termes de maîtrise de la langue, de connaissance des moyens de gagner sa vie, mais aussi de «beauté» et d'«intelligence», ceci par comparaison avec les jeunes restés au village qui ne présenteraient pas de la même manière ces qualités.

Bien entendu, la ville est aussi le lieu d'expériences négatives, comme en témoignent des cas de migrants infructueux, ou abusés par des citadins souvent décrits comme irrespectueux et rusés. La drogue — les amphétamines surtout — touche durement certains de ces migrants, comme une partie importante de la jeunesse laotienne, du reste. Certains adultes développent certainement des angoisses morales sur ce que deviennent les enfants du village partis au loin, ce qui s'exprime par des questionnements sur la prostitution, la perte de l'éthique familiale ou de la solidarité villageoise. Néanmoins, ces craintes morales ne remettent pas en cause l'a priori globalement positif que les gens ont sur la ville. Les villageois sont beaucoup plus loquaces pour évoquer des *success stories* que pour rapporter des histoires malheureuses ou pour faire état de leurs angoisses. On ne s'appesantit pas sur ce qui remettrait en cause les vertus de la ville.

Quatrièmement, l'exode rural n'est pas vécu sur un mode traumatique et n'est pas conçu comme un départ sans retour. La communication est rendue aisée par les nouvelles technologies, favorisant des liens suivis avec le village; le retour, ou du moins sa possibilité, reste la perspective de beaucoup de jeunes migrants; enfin, le village reste une réalité très présente à travers un moment privilégié, le «Nouvel An *kinchiang*», célébré en même temps que le Nouvel An vietnamien (*Têt*). La fête est marquée par le retour dans leur famille de nombreux migrants, qui rentrent par dizaines à Houay Yong pour l'occasion. C'est une période de retrouvailles, marquée par de multiples invitations à des repas, par des chants, des jeux et des danses spécifiques au groupe, par des visites entre amis et entre familles, par la célébration du culte aux esprits au niveau domestique mais aussi au niveau de l'ensemble du village, auprès du poteau mentionné précédemment. Il y a là une véritable effervescence sociale autour d'une unité retrouvée, en présence des migrants revenus. Il suffit d'évoquer dans n'importe quelle conversation le *kinchiang* pour susciter l'enthousiasme immédiat des interlocuteurs. Bref, c'est une institution qui rassure chacun sur le fait que la société villageoise est, au fond, non soumise aux affres du temps et des bouleversements. Ce sentiment d'une stabilité du village adoucit l'impression de changement. Le *kinchiang* participe à une commune célébration de la résilience villageoise, contre une mise en récit plus sombre qui s'alarmerait des basculements en train de s'opérer.

Cinquièmement et enfin, par-delà cette effervescence festive du *kinchiang*, un lien proprement religieux contribue à préserver la trame de la société locale. Les Tai Vat ne sont pas bouddhistes et aucun d'entre eux ne se convertit au bouddhisme (ni à aucune autre religion, du reste), ceci même en contexte de migration — la seule exception semble celle d'une femme épousant un conjoint bouddhiste. Les villageois s'adressent, lors de rituels, à des esprits de différentes catégories, comme les esprits du village déjà mentionnés, ou les esprits porteurs d'affliction, ou enfin, et plus habituellement du reste, les ancêtres familiaux. Ces derniers sont systématiquement invoqués dans tout rituel concernant une personne en trouble. Dans des circonstances habituelles, le père de famille s'adresse à ses ancêtres pour demander la protection de tous les siens; pour des cérémonies plus com-

plexes, le spécialiste rituel invité le supplée (fig. 7). Ces pratiques religieuses fondent autant qu'elles renforcent l'ordre hiérarchique entre les vivants et les morts, entre les parents et les enfants. Les jeunes gens dépendent donc sous cet angle de leurs parents, qui organisent les cérémonies pour leur bien-être et leur protection, notamment en cas de problème de santé ou de malheurs répétés. Il n'y a pas ici, comme on peut le voir parmi les bouddhistes laotiens, de contact direct entre un fidèle et un membre du clergé, qui se développerait indépendamment des liens de famille et qui émanciperait (relativement) l'individu. On constate d'ailleurs que les jeunes adultes en ville passent toujours par leurs parents quand ils font face à une affliction et souhaitent une prise en charge rituelle, qui pourra se réaliser à distance, dans une cérémonie au village où en emploiera des vêtements de la personne absente pour agir sur ses «âmes» corporelles (*khuan*). Notons au passage que cette dépendance, qui fonde la persistance de l'ordre établi, n'est pas considérée par les jeunes comme une entrave à leur liberté, mais bien comme la manifestation de l'affection et de la protection que leur prodiguent leurs parents. Le respect à ces derniers est vécu non sur le mode de la crainte, mais comme un sentiment naturel, lié aux soins qu'ils ont prodigués à leurs enfants autrefois.



Fig. 7. — Houay Yong. Rituel d'invocation des ancêtres et de rappel des âmes personnelles (*eun khuan*) accompli par la famille au bénéfice d'une jeune femme (en rose) s'apprêtant à partir à Vientiane (photo Pierre Petit, 2010).

Conclusion

Les enseignements de ce rapide survol, au départ d'un cas ethnographique précis, ne peuvent bien sûr pas être extrapolés sans nuance aux milliers de villages des hautes terres du Laos. On y trouvera du moins un témoignage que la mobilité accentuée de ces dernières années, tournant à l'exode rural dans le cas d'espèce, n'entraîne pas la disparition abrupte des cadres sociaux locaux [14]. Les formes de mobilité observées au départ de Houay Yong montrent que les villageois ont ici joué un rôle actif dans le processus, exerçant en fin de compte une agentivité plus puissante que les cadres politiques mis en évidence par la littérature relative aux déplacements de population. On notera aussi qu'à aucun moment, les mouvements ici analysés ne semblent s'inscrire dans une perspective de «résistance» à l'État (Scott 1985, 1990, 2009). Les imaginaires tai vat liés à la mobilité sont en grande partie inspirés d'imaginaires globalisés, comme ceux du développement, de la ville, de la modernité que véhiculent les médias audiovisuels (notamment la TV thaïe, très regardée au village), la propagande d'État mais aussi la coopération internationale. Ces imaginaires sont enchâssés dans les représentations locales qui remodèlent leurs sens. Ainsi, le poteau du village en bois a été récemment coffré de ciment, avec l'intention de le protéger contre les dégâts du temps et des insectes, mais aussi d'aligner la pratique locale sur celle des temples bouddhiques, construits eux aussi en dur (Petit 2020). Cela ne change pas pour autant l'ordre villageois, et particulièrement les rapports qui s'établissent par cette institution entre les descendants des pionniers, les familles du commun et les autorités politiques présentes.

Mettre ainsi l'accent sur la résilience de cette société, sur son agentivité ou sa capacité à vernaculariser des pratiques nouvelles marquées comme «modernes» ne doit cependant pas faire perdre de vue l'importance des changements en cours dus à l'exode rural. En quelques années, Houay Yong s'est lié en profondeur à l'économie nationale. L'économie locale était largement autocentrée jusqu'il y a deux décennies. Actuellement, les villageois continuent à produire le riz qu'ils consomment, mais ils tirent des revenus du maïs (cultivé sous contrat pour des entrepreneurs vietnamiens) et des fonds envoyés par leurs enfants installés en ville. Avec cet argent, ils achètent des biens mobiliers (électroménagers ou véhicules) et construisent de nouvelles maisons avec des matériaux non locaux. Houay Yong n'est plus la société rurale largement autosuffisante d'autrefois: elle doit être appréhendée, plus qu'autrefois, dans ses rapports avec la ville et avec l'économie nationale.

Ce changement n'est pas vécu par les villageois comme une perte, un déclin ou une rupture. Les habitants n'expriment aucune nostalgie semblable à celle qui touche les publics occidentaux émus par la ruralité perdue, que Ferrat a rendue avec talent dans la chanson mentionnée en introduction. Les adultes, les vieilles et les vieux de Houay Yong questionnés sur ces changements sont plutôt confiants dans le futur. Ils considèrent que leur société va vers un futur meilleur du fait

qu'ils ont accès à de nouvelles ressources — matérielles, sociales, symboliques — dans un contexte de stabilité. Ils n'émettent pas de crainte sur la persistance du lien unissant les jeunes migrants à leurs parents au village, auxquels ces jeunes restent attachés par une «économie émotionnelle» basée sur la dette vis-à-vis de la famille qui les a fait grandir (Lindquist 2009, p. 8).

Il reste à voir si cet équilibre persistera dans le futur. Le processus actuel de privatisation des terres au Laos, leur accaparement potentiel par de grandes entreprises (Petit 2017), les évolutions démographiques profondes du village, l'autonomisation économique croissante des jeunes par rapport à leurs parents sont autant de facteurs susceptibles de mettre à mal la résilience dont fait preuve cette société villageoise jusqu'à ce jour.

NOTES

[1] Bouté (2011, p. 214) montre qu'à Phongsaly, le gouvernement révolutionnaire avait déjà engagé ces déplacements dès la fin des années 1960.

[2] La définition de la population urbaine dans ces recensements décennaux est basée sur des critères de développement, dont l'approvisionnement en eau et en électricité, l'accessibilité en permanence par la route, la présence d'un marché (Lao Statistics Bureau 2015, pp. 23-26; Sisouphanthong & Taillard 2000, pp. 32, 38). De ce fait, certaines agglomérations classées ici comme urbaines ont un profil plutôt rural si on devait les définir sur des indices de densité de la population ou d'occupation dans le domaine de l'agriculture.

[3] Par migrants interprovinciaux, il faut comprendre les 4 % de la population du pays qui ont déclaré en 2015 avoir changé de province de résidence durant les dix années passées (Lao Statistics Bureau 2015, pp. 55-56).

[4] Outre les recherches déjà citées, voir aussi High (2008) et Petit (2008a).

[5] Il s'agit principalement de Sommay Singthong, Amphone Vongsouphanh et Amphone Monephachan, que je remercie chaleureusement pour leur contribution précieuse.

[6] Au total, le fichier de mes données reprend au moment de la rédaction de cet article deux cent quarante-quatre entrées qui sont soit des entretiens, soit des observations. Soixante-cinq personnes ont été interviewées dans le village de Houay Yong, la plupart individuellement, et pour certaines jusqu'à dix reprises. Il faut ajouter à ce chiffre quatorze individus originaires de ce village établis dans le village de Thongnamy et neuf autres établis à Vientiane. Je n'ai pas jugé utile dans le cadre du présent article de détailler les entretiens ou observations qui fondent mes propos. Le lecteur trouvera des précisions biographiques sur mes principaux informateurs en matière de mobilité ailleurs (Petit 2008a, 2015, 2020). L'histoire générique des mobilités a été en grande partie définie sur base d'entretiens avec Bunsoon, chef (*naai baan*) du village Houay Yong, et avec Ban Liu, un résident de Thongnamy. Les données chiffrées ont été transmises par le premier. Pour le reste, beaucoup d'informations proviennent de parents dont les enfants ont quitté le village, d'enfants l'ayant quitté (et étant revenus, pour partie d'entre eux) ou ambitionnant de le quitter. Ces informateurs, à présent tous de jeunes adultes, apparaissent notamment dans le film *Return Trip. Portraits of Tai Dam Migrants* (2014), réalisé en partenariat avec l'Université nationale du Laos et accessible sur le site *YouTube*.

[7] Ou, plus exactement, uxori-virilocale, puisque le gendre doit aller vivre pendant une ou deux années chez ses beaux-parents avant de pouvoir emmener son épouse au domicile de ses propres parents, ou du moins dans son village d'origine.

[8] Le film *Return Trip. Portraits of Tai Dam Migrants* (2014), signalé deux notes plus haut, montre le niveau de tension parfois assez élevé qui peut s'observer entre parents et enfants autour de cet enjeu du retour au village pour reprendre la maisonnée. Pratiquement tous mes informateurs, jeunes comme adultes, ont évoqué ce problème.

[9] Cette situation est très comparable à ce qui a pu être observé par Mary Beth Mills à propos des jeunes migrants du nord-est de la Thaïlande travaillant à Bangkok (Mills 2003 [1999], pp. 87-91, 134-136) ou par Rigg (2007) dans les villages laotiens dont une partie de la population travaille en Thaïlande.

[10] Voir Molland (2010) au sujet des prostituées laotiennes au Laos et en Thaïlande, et Bouté (2011, pp. 245-246) pour les Phounoy.

[11] Pour la période 2005-2015, sur l'ensemble du pays, les migrants interprovinciaux âgés de plus de dix ans sont majoritairement masculins (86 089 femmes pour 119 950 hommes). En considérant les seuls migrants vers Vientiane, la constatation reste semblable, bien qu'elle soit moins marquée (33 559 femmes pour 37 859 hommes). Mais si l'on considère les migrants à Vientiane venus de la province de Houaphan, le rapport s'inverse (6 502 femmes pour 5 901 hommes). C'est la seule province présentant un profil migratoire féminin caractérisé (Laos Statistics Bureau 2015, pp. 146-148).

[12] Un phénomène semblable de migration suscitée par l'État et échappant ensuite à son contrôle a été analysé au Vietnam par Hardy (2003); il se développe dans le sens inverse, à savoir des plaines surpeuplées vers les hautes terres.

[13] Sur l'usage de la téléphonie mobile parmi les jeunes des hautes terres au Laos, voir Huijsmans & Tran Thi Ha Lan (2015). *Facebook* est très populaire au Laos, surtout parmi les jeunes, mais pas seulement. Je suis ainsi devenu «ami» avec plusieurs dizaines de natifs du village. Le village lui-même a un profil *Facebook*, suite à une initiative de quelques jeunes habitants. Le district a un profil officiel, entretenu par des employés de l'administration qui relaient les événements officiels ou festifs. Les jeunes originaires de Houay Yong ont en général plusieurs centaines, voire plusieurs milliers d'«amis» sur le réseau. Leurs *posts* sont souvent quotidiens.

[14] Le constat posé par Bouté (2011, pp. 211-271) à propos des Phounoy de Phongsaly est beaucoup plus sombre en termes de délitement social et de rupture des anciennes solidarités. Les effets de l'exode rural paraissent très variables d'un contexte à l'autre.

BIBLIOGRAPHIE

Bouté, V. 2011. En miroir du pouvoir. Les Phounoy du Nord-Laos. Ethnogenèse et dynamiques d'intégration. — Paris, École française d'Extrême-Orient.

Davis, B. C. 2017. Imperial Bandits. Outlaws and Rebels in the China-Vietnam Borderlands. — Seattle, Washington University Press.

Evans, G. 1990. Lao Peasants under Socialism. — New Haven & London, Yale University Press.

Goudineau, Y. (éd.) 1997. Resettlement and Social Characteristics of New Villages. Basic Needs for Resettled Communities in the Lao PDR. — Vientiane, UNDP.

Goudineau, Y. 2000. Ethnicité et déterritorialisation dans la péninsule indochinoise: considérations à partir du Laos. — *Autrepart*, **14**: 17-31.
Hardy, A. 2003. Red Hills. Migrants and the State in the Highlands of Vietnam. — Copenhague-Honolulu, NIAS Press-Hawai'i University Press.
High, H. 2008. The implications of aspirations. Reconsidering resettlement in Laos. — *Critical Asian Studies*, **40** (4): 531-550.
Huijsmans, R. & Tran Thi Ha Lan 2015. Enacting nationalism through youthful mobilities? Youth, mobile phones and digital capitalism in a Lao-Vietnamese borderland. — *Nations and Nationalism*, **21** (2): 209-229.
Lao Statistics Bureau 2015. Results of Population Housing Census 2015. — Vientiane, Ministry of Planning and Investment.
Lindquist, J. A. 2009. The Anxieties of Mobility. Migration and Tourism in the Indonesian Borderlands. — Honolulu, University of Hawai'i Press.
Mendras, H. 1984 [1967]. La fin des paysans, suivi d'une réflexion sur La fin des paysans vingt ans après. — Paris, Babel.
Michaud, J., Barkataki Ruscheweyh, M. & Swain, M. B. 2016. Historical Dictionary of the Peoples of the Southeast Asian Massif. — Lanham, Rowman & Littlefield.
Mignot, F. 2009. La France et les princes thaïs des confins du Viêt-Nam et du Laos: des Pavillons noirs à Diên Biên Phu (1873-1954). — Paris, L'Harmattan.
Mills, M. B. 2003 [1999]. Thai Women in the Global Labor Force. Consuming Desires, Contested Selves. — New Brunswick, New Jersey & London, Rutgers University Press.
Molland, S. 2010. «The perfect business»: Human trafficking and Lao-Thai cross-border migration. — *Development and Change*, **41** (5): 831-855.
Pavie, A. 1919. Mission Pavie Indo-Chine, 1879-1895. Géographie et voyages. VII. Journal de marche (1888-1889). Événements du Siam (1888-1889). — Paris, Leroux.
Petit, P. 2006. Migrations, ethnicité et nouveaux villages au Laos: l'implantation des Hmong, Tai Dam et Khmou à Thongnamy (province de Bolikhamsay). — *Aséanie*, **18**: 15-45.
Petit, P. 2008a. Rethinking internal migrations in Lao PDR. The resettlement process under micro-analysis. — *Anthropological Forum*, **18** (2): 117-138.
Petit, P. 2008b. Les politiques culturelles et la question des minorités en RDP Laos. — *Bull. Séanc. Acad. R. Sci. Outre-Mer*, **54** (4): 477-499.
Petit, P. 2015. Mobility and stability in a Tai Vat Village (Laos). — *The Asia Pacific Journal of Anthropology*, **16** (4): 410-423.
Petit, P. 2017. Land, state, and society in Laos: Ethnographies of land policies. — *World Food Policy Journal*, **3** (2)-**4** (1): 83-104.
Petit, P. 2020. History, Memory, and Territorial Cults in the Highlands of Laos. The Past inside the Present. — London and New York, Routledge.
Pholsena, V. & Banomyong, R. 2006. Laos: From Buffer State to Crossroads? — Chiang Mai, Mekong Press.
Phouxat, K. 2010. Patterns of Migration and Socio-economic Change in Lao PDR. — Université d'Umeå (Suède), thèse de doctorat.
Rigg, J. 2005. Living with Transition in Laos. Market Integration in Southeast Asia. — Oxon, Routledge.
Rigg, J. 2007. Moving lives: Migration and livelihoods in the Lao PDR. — *Population, Space and Place*, **13** (3): 163-178.
Scott, J. 1985. Weapons of the Weak. Everyday Forms of Peasant Resistance. — New Haven (CT), Yale University Press.

Scott, J. 1990. Domination and the Arts of Resistance: Hidden Transcripts. — New Haven (CT), Yale University Press.

Scott, J. 2009. The Art of not being Governed: An Anarchist History of Upland Southeast Asia. — New Haven & London, Yale University Press.

Sisouphanthong, B. & Taillard, C. 2000. Atlas de la République Démocratique Populaire Lao. Les structures territoriales du développement économique et social. — Paris, CNRS-GDR Libergéo-La Documentation française.